

L'apolitisme sportif, ou le spectre de Pierre de Coubertin

The Apolitical Sportive Stance, or the Spectre of Pierre de Coubertin

Sylvette Babin

Numéro 103, automne 2021

Sportification
Sportification

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Babin, S. (2021). L'apolitisme sportif, ou le spectre de Pierre de Coubertin / The Apolitical Sportive Stance, or the Spectre of Pierre de Coubertin. *Esse arts + opinions*, (103), 6–9.

L'apolitisme sportif, ou le spectre de Pierre de Coubertin

Sylvette Babin

J'écris ces lignes alors que les Canadiens de Montréal disputent et remportent la demi-finale de la coupe Stanley, une première en 28 ans. Ma rédaction est ponctuée par les acclamations des partisan·e·s rassemblé·e·s dans les bars avoisinants. L'indifférence que j'éprouve face aux sports d'affrontement fait alors place à un intérêt plus marqué pour les réactions citoyennes et je commence à suivre le pointage au rythme des clameurs. Je me surprends même à fouiller dans les analyses et les archives du hockey pour mieux comprendre les enjeux du match. J'apprends par exemple que le trophée Clarence S. Campbell (Division Ouest), exceptionnellement remis à l'équipe des Canadiens (Division Est) pour cette victoire, est nommé d'après le président de la LNH qui, en 1955, avait suspendu Maurice Richard pour toutes les séries éliminatoires, provoquant au Forum de Montréal une émeute que des historien·ne·s considèrent comme l'une des sources de la Révolution tranquille. Les sports de spectacle ont toujours été générateurs de passions (et certainement de violences), mais aussi, parfois, vecteurs de soulèvements sociaux plus fondamentaux.

L'institution sportive perpétue encore l'idée véhiculée par le père des Jeux olympiques modernes, Pierre de Coubertin, de la soi-disant nature apolitique et universelle du sport. Mais en réalité, ce « principe de neutralité politique » dissimule une forme d'effacement des différents récits identitaires portés par les athlètes et leurs fans. Dans une réflexion sur les Jeux olympiques, le philosophe Alain Deneault précise que « le sport a été érigé en modèle social parce qu'il sait neutraliser la moindre velléité d'engagement collectif tout en adoptant des dehors égalitaires. La préexistence des règlements permet aux disciplines sportives de se laisser fantasmer comme domaine du rapport juste où les meilleurs gagnent. En même temps, cette préexistence normalise, de façon subtile et sous-jacente, *une nécessaire absence de délibération politique*¹ ». Dans un autre chapitre, Deneault ajoute que le spectacle du sport « a pour fonction de consolider l'autorité de structures idéologiques qui concourent à la souffrance des peuples plutôt que de les en soulager un temps² ».

À la lumière de ces réflexions, et en observant d'un peu plus près les rouages de l'industrie sportive, il est difficile d'envisager la rencontre entre le sport et l'art autrement que sous un angle critique. D'ailleurs, si, historiquement, le déploiement du sport dans l'art s'est largement manifesté par la célébration du corps des athlètes ou par des études sur le mouvement, on constate au fil des courants esthétiques que les artistes n'ont jamais totalement adhéré à l'idée que le sport serait dénué de toute dimension sociopolitique. Dans les pratiques plus récentes, on remarque une approche qui met clairement en doute la neutralité de l'univers sportif en soulignant les travers de ses organismes, ligues ou équipes. La spectacularisation à outrance du sport, et ses accointances avec la suprématie du capitalisme, le tokénisme, la survalorisation de la performance, la discrimination, la misogynie ou l'hétéronormativité sont autant de facteurs qui alimentent la réflexion des artistes, dont les œuvres peuvent, ultimement, servir de levier aux changements sociaux.

Le dossier *Sportification* met en lumière ces enjeux en analysant différentes facettes de l'industrie sportive, sa culture visuelle, ses associations et son patrimoine bâti. On s'intéresse par exemple à l'architecture, en l'occurrence celle des stades et des installations olympiques, en observant l'interaction des artistes et des citoyen·ne·s avec ces remparts du spectacle. Les infrastructures sportives, que l'on peut aussi considérer comme des dispositifs politiques, sont en effet la source ou le théâtre de nombreux problèmes sociaux tels que la délocalisation des communautés et l'embourgeoisement des quartiers, la ségrégation économique et raciale et même, dans certains cas, l'oppression politique par les dictatures. Sur une note plus positive, des citoyen·ne·s se réapproprient parfois ces lieux (les vestiges des structures olympiques, notamment) par diverses activités quotidiennes ou par le jeu, leur infusant ainsi de nouvelles valeurs symboliques. C'est aussi par le jeu que plusieurs artistes tenteront de déconstruire les codes genrés et hétéronormés du sport, en faisant place aux corps queers ou en laissant intervenir la sensibilité, le désir et d'autres affects généralement brimés par le culte de la virilité et de la performance. Les « jeux infinis », qui se distinguent de la finalité traditionnelle du gain ou de la victoire par leur ouverture à la coopération et à l'esprit non compétitif, sont également abordés. Cette forme de jeu, éventuellement libérée de l'empire financier qui gouverne l'industrie du sport, relève certainement plus

d'une utopie artistique que du monde réel – utopie dans laquelle nous jouons vraiment *pour le plaisir* et atteignons même ce fameux idéal olympique.

En se réappropriant les règles, les stratégies et les codes vestimentaires du sport, les artistes tentent d'en déconstruire les clichés, mais aussi de donner symboliquement la parole à ceux et celles qui, vivant dans l'univers sportif, en subissent le racisme et les discriminations systémiques. Nous verrons par exemple des œuvres qui matérialisent des luttes devant être pacifiées pour que des événements comme les Jeux gais puissent gagner en visibilité, ou d'autres encore qui offrent des espaces de repos aux corps queers ou racisés, lesquels doivent lutter pour qu'on les reconnaisse ou alors répondre aux attentes de performance qui leur sont imposées. Il serait toutefois présomptueux de sous-entendre que les athlètes n'adoptent pas eux-mêmes ou elles-mêmes une position critique envers leurs associations. C'est d'ailleurs aussi dans des mouvements sociaux amorcés par des athlètes que des artistes puisent leur inspiration. Le mouvement « Take a knee », abordé dans le cadre d'une réflexion sur la marchandisation des corps noirs, en est un bel exemple.

Finalement, réussissons-nous, dans cette étude sur la cohabitation entre l'art et le sport, à retrouver la joie de l'activité sportive, l'esprit d'équipe et les manifestations ludiques auxquels nous pensions également en proposant ce dossier ? Certainement, à travers des œuvres où la beauté des images et des gestes s'impose, ou dans les différents jeux inventés par les artistes, dont plusieurs visent à estomper les barrières sociales et à redéfinir la collectivité. Probablement aussi en nous rappelant le pouvoir cathartique des rassemblements, de même que ce qu'ils peuvent inoculer à l'imaginaire collectif en contribuant à la fabrication de nouveaux récits et, peut-être, de nouvelles réalités. ●

1 — Alain Deneault, « Vendre les Jeux olympiques », *Faire l'économie de la haine : Essais sur la censure*, Montréal, Écosociété, 2018, p. 168.

2 — Alain Deneault, « Qu'entendre par "Du pain et des jeux" ? », op. cit., p. 184.

The Apolitical Sportive Stance, or the Spectre of Pierre de Coubertin

Sylvette Babin

I write these words as the Montréal Canadiens play and win the Stanley Cup Semi-Final for the first time in twenty-eight years. My writing is punctuated by cheering hockey fans gathered at neighbouring bars. My indifference toward competitive sports then gives way to a more active interest in people's reactions, and I start following the score to the rhythm of the shouting and uproar. I even find myself peering through hockey analyses and archives to better understand the stakes of the game. For example, I learn that the Clarence S. Campbell Bowl (Western Conference), exceptionally given to the Canadiens (Eastern Conference) for this victory, is named after the NHL president who suspended Maurice Richard from the playoffs in 1955, causing a riot at the Montréal Forum that historians consider to be one the sources of the Quiet Revolution. Spectator sports have always been a source of strong emotions (and certainly of violence), but also vectors of more fundamental social uprisings at times.

Sports institutions still perpetuate the idea conveyed by Pierre de Coubertin, father of the modern Olympic Games, regarding the so-called apolitical and universal nature of sport. Yet in reality, this “principle of political neutrality” conceals a form of erasure of the various narrative identities borne by athletes and their fans. Reflecting on the Olympic Games, philosopher Alain Deneault writes that “sport was set up as a social model because it can neutralize any semblance of collective engagement while taking on an egalitarian external appearance. The pre-existence of rules gives the sports disciplines the fantasy of being fair playing fields in which the best team wins. At the same time, this pre-existence normalizes, in a subtle, underlying manner, a *necessary lack of political deliberation*.”¹ In another chapter, Deneault adds that the spectacle of sport “is designed to reinforce the authority of ideological structures that contribute to people’s suffering rather than reducing them for a time.”²

In light of this thinking and by observing the workings of the sports industry a little more closely, it is difficult to consider the encounter between sport and art other than through a critical lens. Although historically the application of sport to art has been done mainly through a celebration of the athlete’s body or a study of movement, over the course of various aesthetic trends, artists have never completely subscribed to the idea that sport is devoid of all sociopolitical dimensions. More recent art practices clearly challenge the neutrality of the world of sport by highlighting the shortcomings of its organizations, leagues, or teams. The excessive spectacularization of sport and its connections with the supremacy of capitalism, tokenism, the overvaluation of performance, discrimination, misogyny, and heteronormativity are just some of the factors that stimulate the thinking of artists whose works can ultimately serve as drivers for social change.

The *Sportification* issue sheds light on these issues by analyzing various aspects of the sports industry, its visual culture, associations, and built heritage. For example, we examine the architecture, in this case of Olympic stadiums and venues, by considering the interaction between artists, citizens, and these bulwarks of spectacle. Sports facilities, which can also be regarded as political mechanisms, are in fact the source or theatre of many social problems such as the relocation of communities and the gentrification of neighbourhoods, economic and racial segregation, and even, in some cases, political oppression by dictatorships. On a more positive note, citizens sometimes reappropriate these sites (the vestiges of Olympic structures, in particular) through various daily activities or through play, giving them new symbolic value. Play is also the means through which many artists try to deconstruct the gender and heteronormative codes of sport, making room for queer bodies or bringing in sensitivity, desire, and other affects that are generally victimized by the cult of masculinity and performance. We also look at “infinite games,” which are open to cooperation and have a non-competitive spirit in contrast to the traditional aim of winning and being victorious. Potentially liberated from the financial empire that rules the sports industry, this type of game is definitely more a matter of an artistic utopia rather than the real world—a utopia in which we actually play for pleasure and even attain that famous Olympic ideal.

By reappropriating the rules, strategies, and dress codes of sport, artists try to deconstruct the clichés, but also symbolically give voice to those who have suffered

from systemic racism and discrimination in the world of sport. For example, we look at works embodying struggles that have to be pacified so that events like the Olympic Games can gain visibility, or others offering spaces of rest to queer or racialized bodies that have to fight for recognition or meet the expectations imposed on them. It would be presumptuous, however, to deduce that athletes do not themselves take a critical stance on their associations. In fact, artists draw some of their inspiration from social movements initiated by athletes. A good example is the “take the knee” movement, which responds to the commodification of Black bodies.

Ultimately, in examining the coexistence between art and sport, is it possible to rediscover the joy of sport, team spirit, and playful expressions that we also had in mind for this issue? These aspects are certainly present in the aesthetic research of the works, in which the beauty of the images and gestures stands out, as well as in the various games invented by artists, many of whom seek to break down social barriers and redefine a sense of community. They also possibly remind us of the cathartic power of gatherings and their potential to inject the collective imagination with new stories and, perhaps, new realities.

1 — Alain Deneault, “Vendre les Jeux olympiques,” *Faire l’économie de la haine: Essais sur la censure* (Montréal: Écosociété, 2018), 168 (our translation).

2 — Alain Deneault, “Qu’entendre par ‘Du pain et des jeux’?”, op. cit., 184 (our translation).

Translated from the French by **Oana Avasilichioaei**